

Par M. Lavernet ancien Elève de l'Ecole
pratique établie à Chagny en Bourgogne

Les bons effets de l'eau d'orge miellée, ou des décoctions de plantes Vulnérables
édulcorées avec le miel; dans le traitement des ulcères et des escarres gangreneux,
offre à la Chirurgie un moyen simple qui peut être suppléé — — —
avantageusement aux remèdes balsamiques et spiritueux, que l'on emploie
ordinairement dans les sortes de maladies.

On définit généralement un ulcère, une solution de continuité dans
les parties molles avec perte de substance, et avec un écoulement d'une
suppuration putride, produite et entretenue par un vice local, ou
interne qui en empêche la cicatrisation.

D'après cette définition, on conçoit facilement, que l'ulcère peut
dépendre de plusieurs causes, dont les unes sont externes et les autres
internes. Je ne m'arrêterai pas à faire une description scholastique
de toutes les causes, on trouve dans les auteurs de quoi se satisfaire —
sur ce point de doctrine qui ne laisse rien à désirer, je m'attacherais
seulement à faire connaître l'abus que l'on fait trop généralement
des remèdes gras, onctueux et balsamiques, d'apprécier leurs bons ou
mauvais effets, d'indiquer les circonstances où on peut les employer —
avec fruit, et celles où il faut absolument les bannir de la
pratique. Je proposerai ensuite des moyens plus simples, et plus —
amis de la nature.

Tous les auteurs s'accordent sur ce point essentiel que l'usage des
médicaments gras et onctueux, procurent un relâchement et un engorgement
du tissu vasculaire qui s'élève du fond de l'ulcère, qu'ils font naître
des chairs fongueuses qu'on est obligé de réprimer par des cathartiques,
et souvent par des caustiques, moyens toujours douloureux et peu
conformes à la saine pratique, que lorsqu'on y joint les
balsamiques et les résineux, ils irritent les chairs, et retardent
la cicatrisation. il est étonnant que malgré les avertissements
donnés par des praticiens judicieux, l'on voie journellement les
gens de l'art suivre une pratique toute opposée.



ARC 32 d 2 n° 42

Examinons qu'elles sont les raisons qui les portent à employer dans le traitement des ulcères, des digestifs, soit simples, soit animés, c'est dans l'intention disent ils, d'exciter une supuration louable et abondante, de faire tomber les chairs saines, et de procurer une régénération de nouvelles chairs, jusqu'au niveau des bords des tegumens, pour pouvoir parvenir à la cicatrisation; il est aisé de voir combien ce raisonnement est absurde, et peu fondé sur de sains principes, on trouve dans les savans mémoires de MM. Fabre, Louis et Pibrac, de quoi se convaincre de la fausseté de cette théorie.

MM. Fabre et Louis ont prouvé d'une manière bien lumineuse qu'il ne se fait point de régénération de chairs dans les plaies avec perte de substance, que la cicatrice ne se fait que par l'affaissement des bords de la plaie, et par la denudation des petits vaisseaux qui forment le réseau vasculaire qu'on a pris jusqu'alors pour une nouvelle reproduction des chairs, qui n'est selon M. Louis que le développement des vaisseaux d'une partie déjà préexistante. M. Pibrac s'est élevé avec force contre l'abus que l'on faisait des médicamens gras, onctueux et balsamiques; abus qui n'est encore que trop suivi par la plupart des chirurgiens qu'une aveugle routine, ou le défaut de lecture, conduit toujours dans une route égarée, et contraire aux vûes de la nature.

Il est donc certain d'après l'aveu des personnes aussi dignes de foi et d'après l'expérience journalière que les digestifs qu'on emploie dans de pareilles intentions, ne peuvent remplir les vûes qu'on se propose, puisque loin de faire naître de nouvelles chairs, ils procurent un relâchement, ou une irritation qui attire une plus grande affluence d'humeur qui engorge les petits vaisseaux, qui forment le réseau vasculaire, et occasionne le boursofflement si ordinaire après l'usage inconsidéré de semblables remèdes.

En effet qu'un chirurgien observe avec une attention scrupuleuse, les phénomènes qui arrivent à la suite du traitement d'un

ulcère, de quelque nature qu'il soit, ou il aura employé inconsidérément un digestif, dans l'intention d'exciter une irritation capable de faire naître une supuration louable et abondante, il sera convaincu de l'insuffisance de son moyen, à la seule apparition des accidents dont il est fait mention, puisqu'il faut qu'il emploie des rongeurs pour s'opposer aux progrès des excroissances contre nature, qui se manifestent infailliblement après son usage.

Examinons actuellement quelles sont les circonstances où on peut se permettre l'usage des digestifs, et où ils feront un bon effet. Cert premièrement lorsque les chairs sont dans un dessèchement excessif, que les sucs retenus par l'écœume, et par la roideur des vaisseaux, menacent d'une métastase sur quelques parties plus essentielles à la vie, alors un digestif doux, onctueux, aidé des autres moyens, soit internes, soit externes suivant la cause qui la produit, procurera dans cette circonstance, un relâchement salutaire, en déterminant une plus grande affluence d'humour, et faisant naître la supuration si nécessaire pour le bien du malade. deuxièmement dans les premiers pansemens des escarres gangréneux. troisièmement dans les commencemens d'une plaie contuse et déchirée. quatrièmement dans la morsure des animaux, et autre de cette nature. dans tous les cas il se forme une inflammation toujours suivie de supuration, qui procure la chute des lambeaux qui environnent les parois de la plaie contuse, et que l'on doit favoriser par l'usage d'un pareil remède; mais du moment où cette supuration est établie, l'eau d'orge miellée doit lui être suppléée, comme un moyen plus conforme aux vœux de la nature.

Je vais donner des notions générales de la pratique que j'emploie dans de pareilles circonstances; je s'étayerai de quelques observations capables de fixer l'attention, et de confirmer mon opinion.

Les ulcères demandent un traitement interne, suivant la cause qui les a produits, ou qui les entretient, que l'on cherche à la



Connaître, et que l'on emploie Les remèdes propres à La combattre ensuite qu'on s'applique à déterger L'ulcère; il ne présentera plus après qu'une plaie simple qui demande à être conduite à La cicatrisation.

Le moyen le plus simple pour déterger un ulcère, et pour détruire Les Chaires fongueuses, si elles sont Considérables; c'est de Les enlever avec un bistouri, de Les toucher ensuite avec L'esprit de nitre dulcifié, et de couvrir le tout d'un plumaceau trempé dans L'eau d'orge miellée. Mais si Les Chaires ne s'élèvent pas au dessus des bords des tégumens, L'esprit de nitre suffit pour procurer Leur destruction; L'on continue L'usage de L'eau d'orge, jusqu'à ce que Les Chaires soient vermeilles, fermes et grenues, ou pour m'exprimer avec plus d'énergie, jusqu'à ce qu'elles commencent à bourgeonner, alors la charpie sèche suffit pour le conduire à la parfaite consolidation.

Les ulcères calleux n'offrent point de différence dans la conduite qu'on doit tenir; enlever Les Callosités, lorsqu'elles sont trop Considérables, — appliquer L'esprit de nitre dulcifié, Les panser ensuite avec L'eau d'orge miellée. Se contenter de ce léger cautique, Lorsque Les Chaires calleuses sont peu élevées, suivre en tout le traitement que nous avons proposé, qui est le seul que j'ai reconnu être le plus salutaire dans de semblables circonstances.

Lorsque L'ulcère présente des Chaires osseuses, mollasses, et qui répandent une sanie purulente, je me contente de Les toucher avec L'esprit de nitre dulcifié, et de Les couvrir d'un plumaceau trempé de même dans une décoction d'orge, que je continue jusqu'à ce que L'état des Chaires indique le tems où il faut se restreindre à la seule charpie sèche pour être conduit à la cicatrisation.

Les escarres gangréneux provenant d'un vice purement local, n'exigent pas un autre traitement, si on en excepte Les Scarifications plus ou moins profondes; afin de procurer un dégorgement des Sucs putrides qui grouillent dans Les vaisseaux, et qui pourroient être

réorbés, et portés dans la Masse générale des humeurs, j'applique ensuite l'esprit de nitre ou tout autre acide minéral dans l'intention de consumer la partie morte, et de procurer une irritation assez vive, afin de hâter la séparation des parties saines, d'avec celles qui sont dans un état de putréfaction; je couvre le tout d'un plumaceau enduit d'un simple digestif, que je continue jusqu'à ce que la Supuration soit établie, alors je ne fais usage que de charpie trempée dans une décoction de plantes vulnéraires — édulcorée avec le miel, que je continue de même jusqu'à ce que les Chaires soient dans un état à être conduites à leur parfaite — Consolidation.

Lorsque l'escarre gangréneuse vient à la suite d'une maladie interne, telle qu'une fièvre putride, inflammatoire, de la petite vérole, &c. et que l'humeur qui se dépose sur une partie extérieure est assez acre, et assez corrosive pour y occasionner la gangrène, on doit chercher à favoriser cet effort de la nature, et par conséquent à fixer — l'étendue de l'escarre; je n'emploie autre chose dans ces circonstances que les Scarifications, l'esprit de nitre, l'application d'un doux digestif, jusqu'à ce que la Supuration soit parfaitement établie, alors l'eau d'orge, ou les décoctions vulnéraires miellées, doivent être le seul remède auquel on doit avoir recours pour finir la cure d'une — semblable maladie.

Il est des circonstances, où la trop grande épaisseur, et le trop — gros volume de l'escarre exigent que l'on en enlève une partie avec le bistouri, alors c'est à l'intelligence du Chirurgien à apprécier le cas où il faut faire cette excision, il se conduira ensuite comme nous l'avons dit plus haut.

Les ordres que je me suis prescrits, ne me permettent pas d'entrer dans tous les détails qu'exigent cette partie de l'art, le champ est trop vaste, et demanderait un travail proportionné à l'immense étendue de cette matière. Mon but est seulement de pouvoir



détruire les préjugés, et de simplifier le traitement de ses maladies, heureux si je puis y parvenir, c'est un hommage que je fais, et que je dois à l'humanité souffrante. Les observations suivantes prouveront d'une manière convaincante, combien cette pratique peut être suivie du plus heureux succès.

I^{ere}.

Le mois d'août 1785 une petite fille âgée de treize à quatorze ans, fut atteinte d'un dépôt variolique à la voute du palais, l'humour étoit si ~~corrosive~~ ^{corrosive}, qu'elle occasionna une lésion à la partie antérieure des os maxillaires, M. Bonnet homme judicieux, et d'un grand mérite étoit le chirurgien de la malade, il me fit l'amitié de me la faire voir, il y avoit un escarre gangréneux qui occupoit une partie de la lèvre supérieure, il intéressoit un peu la cloison du nez, et se propageoit jusqu'au milieu de fosses nasales, et à toute la partie antérieure de la voute du palais, il y avoit une ligne de démarcation qui séparoit le mort, avec le vif, avec une supuration abondante et de mauvaise nature; M. Bonnet se contenta pendant tout le traitement de laver souvent la partie malade, avec l'eau d'orge miellée, d'en faire tenir pendant quelque tems dans la bouche de la malade, afin de laver le pus qui découloit à chaque instant de l'ulcère, peu-à-peu la supuration devint plus louable; la séparation de l'escarre se fit avec rapidité, il tomba au bout de quinze jours, et entraîna avec lui une partie des os maxillaires dont il s'étoit fait une exfoliation de la largeur des quatre dents incisives, et de neuf lignes de profondeur, ce qui occasionnoit un vuide considérable; une partie de la lèvre supérieure, et de la cloison du nez fut emportée. L'on continua l'eau d'orge miellée dans laquelle, on trempoit des plumaceaux qu'on appliquoit légèrement sur l'ulcère; le tout étoit maintenu par un simple bandage contentif, et au bout de six semaines la malade a été parfaitement guérie.

Le vuide que faisoit cette separation procuroit une difformité des plus grandes. L'éloignement des ossements des os étoit d'environ deux pouces. La nature toujours sage dans ses vûes, fit naître un rapprochement si considérable, qu'à-peine est il resté deux lignes d'intervalle. Ce qui fait que la malade peut manger, et parler avec beaucoup de facilité, ce qui n'auroit pas été possible sans la sagesse de cette prévoyante mère.

2^{eme} Au mois de janvier 1786 une femme âgée de cinquante ans, vint me consulter sur un ulcère qu'elle portoit à la partie antérieure et moyenne de la jambe droite, depuis environ six mois, les chairs étoient molles, livides et fongueuses. Le pus sanieux, et de mauvaise nature, je m'informai qu'elle étoit la cause de cet ulcère, et j'appris qu'il étoit la suite d'une plaie qui avoit été très mal traitée dans le principe, et entretenue par l'usage des onguents, la fatigue et un très mauvais régime. Je prescrivis à la malade le repos, et une nourriture légère et rafraichissante, je fis cesser l'usage des médicamens gras, je touchai les chairs fongueuses avec l'esprit de nitre dulcifié, je couvris le tout de charpie trempée dans l'eau d'orge miellée, dans peu les fongosités furent détruites, le pus fut plus louable, les chairs reprirent leur couleur vermeille, je n'employai alors que la charpie sèche, et la cicatrice se fit dans l'espace d'un mois de traitement.

3^{eme} Au mois de Décembre 1786 je fus appelé pour un voiturier qui fut renversé à terre, par un coup qu'il recut de la botte du cocher de la diligence de Paris à Lion. La première roue de cette énorme voiture lui passa sur le métatarse du pied droit, heureusement il avoit mis de très forts souliers, et son pied se trouva couché sur son ossement interne, de manière que la roue lui passa sur le ossement externe, mais la pression fut si considérable, qu'il se fit une plaie transversale avec déchirement à la partie antérieure de la plante



Du pied. Je fis l'examen de la partie malade, je ne reconnus qu'une fracture au deuxième os du métatarse sans déplacement, je pansai légèrement la plaie avec un plumaceau couvert d'un digestif fait avec la théribentine, le jaune d'oeuf et l'huile d'hypericum, je trempai des compresses dans une décoction de plantes vulnérinaires, et légèrement résolutive dont j'enveloppai le pied, afin de donner du ton, et du ressort aux petits vaisseaux cutanés qui avoient été affaiblis sur eux mêmes; je préfère dans ces circonstances, le simple remède aux spiritueux, si recommandés, parce qu'il excite moins de frispation, et qu'il procure un relâche qui facilite le jeu de la circulation.

Pendant la contusion avoit été si violente, que malgré mes efforts, je ne pus prévenir un escarre gangréneux, qui se manifesta dans toute la partie antérieure de la plante du pied; je fis des scarifications qui intéressèrent toute l'étendue de l'escarre et pénétrantes jusqu'au vif, ce qui procura un dégorgeement des sucs putrides, qui grouissoient dans la partie; je lavai le tout avec une décoction de plantes vulnérinaires édulcorée avec le miel, je continuai encore pendant quelque tems l'usage du digestif, afin d'atténuer davantage les sucs, et d'accélérer la supuration, mais après quelque jours, voyant qu'il ne se faisoit point de signe de séparation du mort, avec le vif, j'employai l'esprit de nitre, je fisai par ce moyen l'étendue de l'escarre, en excitant une petite inflammation qui fit naître une supuration abondante, que j'entreteins avec mon lau miellé, la séparation de l'escarre fut prompte, comme il étoit fort épais, j'en levai quelque portion avec le bistouri, ce qui accéléra sa chute, et au bout de trois semaines il étoit entièrement tombé.

Tout le tendon et une partie du muscle fléchisseur du gros orteil se trouva à découvert, il se fit une exfoliation de toute la partie tendineuse de ce muscle, ce qui retarda un peu la cicatrice, — cependant elle se fit parfaitement bien, après deux mois de traitement.

4^{me} Au mois de Septembre 1788 une demoiselle âgée de quarante cinq ans, d'un tempérament phlegmatique et extrêmement nerveux, me consulta sur un ulcère provenant d'une orrulaire qu'elle portoit depuis deux mois à la face supérieure du pied gauche, et au bord externe du métatarses. Le pied étoit très oedématisé, les chairs molles, les bords élevés et douloureux, mais sans callosités, le pus étoit d'assez bonne nature, j'attribuai la difficulté de pouvoir le cicatriser à l'usage des médicamens gras que l'on avoit toujours employés, et à l'infiltration dont la partie étoit abreuvée, je fis ~~mettre au pied~~ cesser l'usage des onguents, je leur substituai l'eau d'orge miellée, après quoi je fis mettre le pied dans un bain résolutif et fortifiant, afin de dissiper l'oedème, peu-à-peu les chairs devinrent vermeilles et présentèrent ce que l'on nomme ordinairement des bourgeons charnus, alors je ne fis usage que de la seule charpie sèche, et la cicatrice se fit dans un mois de traitement.

On voit par ces observations, qu'il n'est pas toujours nécessaire de se servir de l'esprit de nitre, que je ne l'emploie que lorsque les fongosités, et les callosités sont considérables, et lorsque les chairs sont dans un état d'inertie qui demandent un irritant capable de mettre en jeu l'action des vaisseaux, afin d'expulser une humeur putride, et de mauvaise nature, ou de procurer une irritation assez forte pour pouvoir fixer un escarre gangréneux qui pourroit se propager plus avant, par le défaut d'action de la partie.

L'on pourroit objecter que l'action d'un semblable moyen est un peu trop violente, et qu'elle excite des douleurs beaucoup plus vives que celle d'un caustique solide, ou d'un cathartique; il est vrai que la première impression est assez douloureuse, mais les douleurs se calment très promptement, par l'application de l'eau d'orge miellée, qui adoucit et qui emousse infiniment les pointes acides de l'esprit de nitre, ou de tout autre acide minéral dulcifié, et empêche par là, leur trop grande pénétration.



Je pourrais rapporter plusieurs autres observations toutes aussi
intéressantes, et aussi heureuses, pour prouver d'une manière plus
évidente, la bonté de la méthode que j'emploie dans le traitement
de ces sortes de maladies. Je crois devoir me borner à ce petit
nombre, d'ailleurs il est prouvé que la nature fait plus, dans ces
circonstances, que les remèdes, sur-tout ceux que l'on emploie
extérieurement, et souvent sans en connaître les effets, les praticiens
judicieux reconnaîtront tout le prix de ceux que je propose, l'expérience
convaincra ceux qu'un doute fondé sur une pratique, peut être
heureuse, mais peu raisonnée, pourroit encore retenir dans l'incrédulité.

On verra que l'on ignore la vertu d'érosive de l'eau d'orge, et du
miel, l'usage que l'on en fait dans les maux de gorge ulcérés, et
les aphthes de la bouche, le succès dont le remède a toujours été
suivi dans ces circonstances, prouve d'une manière on ne peut plus
convaincante, son efficacité: pourquoi ne serions nous pas en droit
d'en attendre des suites aussi heureuses appliquées extérieurement?
La nature est toujours la même, elle ne suit pas une marche
différente, et si elle offre des variétés, ne peut-on pas les
attribuer aux contrariétés qu'elle éprouve journellement, soit
par la nature des remèdes, soit par la manière de faire
les pansements, qui souvent peut être bien contraires à ses
vûes?

En effet j'ai observé dans plusieurs circonstances, que lorsqu'il
étoit possible de laisser la partie malade à nud, c'est à dire
de ne l'envelopper d'aucun linge, et de sasser l'ulcère
plusieurs fois par jour avec l'eau d'orge miellée, il étoit infiniment
plutôt guéri: pour lors il faut que le malade garde le lit et
qu'il prenne la plus grande attention à ne point heurter la
partie malade contre aucun corps étranger qui puisse irriter et

déchirer les ordes de la cicatrice, toujours tendre dans les circonstances.

D'après ce que je viens d'exposer, il est aisé de voir et de conclure que plus on peut simplifier les moyens de guérir, moins on est en droit d'attendre des suites malheureuses, l'expérience journalière le prouve d'une manière évidente, et les observations sans nombre, le confirment, M. Samorier en rapporte de très judicieuses, sur le l'usage de l'eau commune dans le traitement des plaies. il seroit à désirer que cette pratique devint plus générale l'humanité y gagneroit infiniment, n'étant plus exposée aux cruelles douleurs qu'excitent toujours les remèdes irritants qui font l'opprobre de la chirurgie.



